

2 janvier 1938, p. 5

*L'Assassin* par Georges Simenon

Si j'ai bien compté, ce livre-là est le trente-huitième que publie Georges Simenon, le trente-huitième en quelque cinq ans, ou pas beaucoup plus. Et il y a là déjà, dans ce simple chiffre, quelque chose d'exorbitant. Une pareille fécondité déconcerte ; elle inquiète aussi, car il y a un préjugé contre les écrivains inlassables, un préjugé qui pourrait bien être une sorte d'inconsciente jalousie, avec un refus trop humain d'admettre un tel dépassement des communes mesures. Et nous sommes tout prêts à dénigrer d'avance sur le chapitre de la qualité ce qui nous écrase ainsi par sa quantité.

Second handicap de Georges Simenon : c'est par le roman policier qu'il s'est fait connaître ; et il est convenu que le roman policier est un « genre inférieur » avec lequel veulent bien se commettre, à l'occasion, les gens du monde et les connaisseurs pourvu que ce soit en riant d'eux-mêmes et en affectant ce snobisme d'y trouver je ne sais quel plaisir puéril ou canaille entre deux lectures substantielles et dignes, celles-là, de leur caractère.

Il faut donc que Simenon remonte un courant, qu'il se « déclasse », ou plutôt se reclasse, qu'il accède enfin, malgré ses lourds antécédents, à la littérature véritable, c'est-à-dire, pour nous Français, à la littérature « psychologique », la seule, depuis *La Princesse de Clèves* jusqu'à Paul Bourget, en passant par *Dominique*, qui donne droit à figurer dans la bibliothèque des honnêtes gens. Simenon semble mal parti pour prétendre à cette consécration suprême des talents qui n'est point, comme on pourrait le croire, l'entrée à l'Académie française, mais l'adoption de sa mémoire par les auteurs de manuels scolaires. Il s'en moque ? ce n'est pas si sûr ; il ne pense qu'à « faire de l'argent » ? Mais Balzac y pensait aussi, et ne s'en cachait aucunement, et souvenons-nous que le même Balzac, puisque son nom nous vient ici, avait signé ses premiers livres – qu'il tenait pour indignes des lettres – d'un pseudonyme (Horace de Saint-Aubin), tout comme Georges Simenon a signé d'abord Georges Sim des volumes dont on cherchera vainement les titres, aujourd'hui, dans le rappel de ses écrits.

Depuis qu'il a délaissé Maigret, son Sherlok [sic] Holmes à lui, Simenon s'est risqué à changer de manière, ou, pour parler selon le code usuel, à viser plus haut. Il a certes conservé, presque toujours, un crime au centre de ses récits, mais la question n'est plus, comme jadis, le fameux qui a tué ? formule même de roman policier. Plus de mystère, plus de casse-tête, fini le petit jeu des devinettes. Le criminel, au contraire, nous est livré immédiatement, et il ne s'agit même plus de savoir s'il échappera à la police (ce qui ne serait après tout qu'une autre façon de concevoir le roman policier, moins « pure », toutefois, et plus voisine du roman d'aventures) ; il s'agit seulement de ceci : comment s'en tirera-t-il avec lui-même ? Ce crime qu'il a commis, sera-t-il, si j'ose dire, digéré par lui, intégré dans son existence, assimilé, résorbé finalement ? Ou dominera-t-il au contraire toute la vie de cet homme pour le perdre, invinciblement ?

Avec *L'Assassin* – et le titre même l'indique – Simenon nous donne en ce genre son roman type. Et, tel quel, c'est un chef-d'œuvre. Hans Kuperus, médecin de la petite ville de Sneek (Frise néerlandaise) a tué sa femme et l'amant de sa femme, Schutter. Une lettre anonyme l'avait averti de la trahison. Il a feint de ne rien savoir ; il est allé, comme chaque mois, à Amsterdam, seulement, il est revenu, tout exprès, le jour même, à la nuit tombante. Il a marché à travers la campagne givrée, vers le petit bungalow des Lacs,

rendez-vous des amants. Il les a vus, ils sont sortis ; il a tiré, il a poussé les corps dans le canal où déjà la glace se formait, il y a jeté son revolver et il est rentré à la ville. Tout cela occupe vingt-cinq pages et le livre en a plus de deux cents.

Lentement va se tisser, autour de Hans Kuperus, cet invisible réseau d'angoisse qui va changer, sous son regard, la figure même de l'univers. Ce n'est d'abord qu'une crainte précise, celle de se trahir, d'être découvert. Mais bientôt cet effroi en lui se transforme et change de visage. Cela commença « sans raison apparente, tomba plutôt à la façon d'un brouillard d'automne... ». Simenon excelle dans ces analyses, si vivantes, si peuplées de détails saisissants, s'attachant de si près, et comme pas à pas, au comportement d'un être, que nous sommes introduits insensiblement avec lui dans ce monde étrange et fiévreux. Déjà, avec *M. Hire*, ou *Le Locataire*, ou *Les Demoiselles de Concarneau*, nous avons fait connaissance avec cette atmosphère de limbes. L'homme dont nous suivons de la sorte l'affreuse aventure intérieure pénètre peu à peu dans un univers où la réalité s'abolit, où tout n'est plus qu'inconsistance ; le voici comme désadapté, mystérieusement séparé des choses et des êtres ; un écœurement sans nom l'envahit, avec l'inexorable sûreté d'une marée. Les choses, autour de lui, s'écoulent, comme lointaines, impossible de les rejoindre, de retrouver le contact, de rentrer dans le jeu. Il semble que les gestes mêmes ne s'inscrivent plus dans le même espace qu'autrefois. « Il ne savait que faire pour échapper [à] cette grisaille qui l'entourait, à ce vide, à cette absence de vie dans laquelle la sienne s'épuisait comme une flamme dans un air raréfié... »

Qu'importe que les cadavres aient été retrouvés, que les soupçons se fassent jour. Au sein d'un malaise d'asphyxie, Hans Kuperus poursuit en lui-même une vague et tâtonnante recherche. Au fond, pourquoi a-t-il tué ? Fureur d'un amour trompé ? Mais non, le souvenir de sa femme est là, sans le déchirer. Il n'a tué sa femme, pour ainsi dire, que par surcroît : c'est Schutter qu'il a voulu tuer, lui seul, parce que Schutter était beau, et riche, et que la vie pour lui était sans entraves, comme ensoleillée perpétuellement ; c'était l'homme par qui Kuperus mesurait, sans se l'avouer, sa médiocrité de petit docteur, sa misère de bourgeois honorable tournant en rond dans sa cité, dans sa demeure, sa disgrâce d'homme « comme un autre ». Il a tué « pour en sortir ». Et voici que la ville maintenant s'assemble contre lui. Il n'y a pas de preuves, la justice ne l'atteindra pas ; et du reste, à Sneek, on craint le scandale.

Les rares amis qui lui parlent encore lui conseillent de s'expatrier, le juge même lui a fait comprendre qu'il vaudrait mieux, de toutes façons, qu'il s'en allât. Eh bien non ! Puisqu'on prétend l'y contraindre, le chasser comme un lépreux, il fera front, il restera.

Il reste environné de silence et d'horreur, habité par un bien autre silence encore, une bien plus terrible horreur, insoutenable, l'horreur de soi-même. *L'Assassin* est un livre « qui ne finit pas », comme on dit. Simenon s'est refusé à lui ajouter ce chapitre à effet que notre exigence réclame d'ordinaire d'une histoire pour qu'elle nous paraisse achevée, parfaitement bouclée sur elle-même. Mais déjà nous savons, quand s'arrête la dernière ligne, tout ce qu'il nous importe de savoir. Cette âme coupable et malheureuse enfin s'est cristallisée. Telle qu'elle est désormais, telle l'emportera la mort.

Simenon, sans doute, n'a pas de style ; non qu'il écrive mal, mais les dialogues, menés toujours avec une maîtrise singulière, tiennent chez lui presque toute la place. Plus d'une scène semble toute prête pour le théâtre. Je ne doute pas que si Georges Simenon le désire, ou plutôt dès qu'il le voudra, il ne s'impose comme dramaturge, d'un seul coup.

26 juin 1938

*Chemin sans issue* par Simenon

Les libraires eux-mêmes ne s'y reconnaissent plus. « Le dernier Simenon ? Attendez donc... » Et l'on vous apporte, au choix, trois ou quatre volumes qui viennent effectivement de paraître. L'usine Simenon fonctionne à plein rendement, ni chômage ni ralentissement de la production ; le même train d'enfer depuis plusieurs années. Les clients ont pris le pli de demander désormais « un Simenon », n'importe lequel, comme on commande un Pernod ou un Dubonnet ; on connaît d'avance le goût et la qualité ; la marque est illustre, on sait qu'elle est bonne.

C'est tout de même dommage, dommage que les produits Simenon soient à ce point devenus objets de consommation courante, à inonder pareillement le marché ils se déprécient. Pourquoi Simenon consent-il à n'être plus, pour ainsi dire, que le fournisseur habituel de nos divertissements ? Vous prenez le train pour quelques heures ? un Simenon suffit comme viatique ; une traversée ? Il vous en faut trois, ou quatre, ou six. Soyez sans inquiétude, vous les trouverez, n'importe où, et tout récents, « sortis » de la veille. Évidemment il y a là une manière de prodige.

On voudrait comprendre : Simenon serait-il donc un commerçant insatiable, un bourreau d'argent, un thésauriseur ? Il dispose, pour s'enrichir, d'un don qui tient du miracle, et il en use avec frénésie. C'est l'explication la plus basse. Ou alors c'est un maniaque, un maniaque de génie ? Il ne sait pas vivre autrement que la plume à la main, ou les doigts sur le clavier de sa Remington ; il faut qu'il invente, qu'il écrive, sans cesse, perpétuellement, du matin au soir, tous les jours. En tout cas, une chose est certaine : où des mois sont nécessaires pour tous les autres romanciers, une semaine et demie, pour Simenon, est un délai très suffisant. Trouver un sujet, c'est la grande affaire, le dur problème pour la plupart des conteurs d'histoires ; des sujets, Simenon en rencontre à chaque instant comme il veut ; il en a stocké, des monceaux ; l'idée même d'en manquer un jour doit lui faire hausser les épaules ; il n'a qu'à se baisser pour en ramasser sur sa route ; les cailloux sont des lingots d'or, son univers – qui est le nôtre, cependant – ressemble à un Eldorado. Voilà pour l'invention, la mise en œuvre maintenant, la disposition du récit, son agencement, les habiletés indispensables pour que le lecteur suive le fil et s'intéresse et se laisse prendre et tourne avidement les pages, tout cela ne l'embarrasse pas davantage. Il ne tâtonne jamais ; il avance au pas de course, droit vers le but. En dix jours, il a terminé : le « nouveau livre » est fait. Au suivant !

Un cas pareil est positivement inouï ; et d'autant plus que Simenon n'écrit pas mal, qui [*sic*] fait même des progrès, je l'atteste. Alors et la « longue patience » ? Et ce pauvre Flaubert qui suait si fort ? Et nous autres, du commun, qui peinons comme des misérables pour écrire seulement des phrases correctes, en bon français ! Le miracle Simenon finit par tourner au scandale, à l'immoralité : c'est décourageant. Un exemple comme celui-là, j'entends bien qu'il est exceptionnel, hors-série ; n'empêche, il vous démoralise. Un privilège aussi monstrueux, une aussi prodigieuse facilité vous dégoûtent de l'application. Et je répète que pour Simenon lui-même, c'est dommage ; il est indubitablement un artiste, et il se comporte comme un fabricant. Il ne nous laisse pas le temps d'admirer ses livres ; on dirait qu'il ne tient même pas à ce qu'on les prenne au sérieux ; il les jette, l'un après l'autre, dans le public, avec une indifférente sérénité ; le

critique qui voudrait en retenir un pour s'y arrêter, l'étudier, le relire, en parler consciencieusement, finit par craindre vaguement de passer pour un naïf.

Tant pis. Le dernier Simenon que j'ai lu (il date de quand ? un mois ou deux ; il est donc déjà très ancien) s'appelle *Chemin sans issue*. C'est un roman très remarquable. Vladimir, capitaine du yacht l'*Elektra*, appartenant à Jeanne Papelier, et ancré depuis des mois dans la rade de Golfe-Juan, a été bouleversé par l'arrivée d'Hélène, la fille de Jeanne, née d'un premier mariage de cette aventurière courtaude, alcoolique et vieillissante dont il est l'amant. Hélène ne prête aucune attention à lui ; elle sait ce qu'il est pour sa mère : elle le méprise. Pour ne pas vivre à la villa dans la société de sa mère, Hélène s'est installée sur le yacht. Elle y passe ses journées avec Blinis, le second de Vladimir, un Russe, lui aussi, et jadis son camarade d'infortune. Que fait-elle avec Blinis tandis que Vladimir, congédié dès le matin, s'ennuie, se ronge, boit whisky sur whisky chez Polyte, à Golfe-Juan ? On ne les voit jamais que causant, bien paisiblement, ou jouant aux cartes dans le petit salon ou faisant ensemble la cuisine. Blinis est un grand enfant rieur. Lorsque Vladimir rentre à bord le soir, il trouve son camarade déjà endormi dans le poste d'équipage. La présence d'Hélène, cette jeune fille, son calme visage, l'horreur qu'elle a de ce qui se passe aux « Mimosas », chez sa mère, tout cela fait souffrir Vladimir comme il n'a jamais souffert. Il mesure son abaissement ; il a la nausée de lui-même... Hélène ne lui accorde même pas un regard. Alors il dérobe à Jeanne Papelier un gros brillant qu'elle garde à la villa, dans sa chambre ; ce brillant, Vladimir le cache dans le paquetage de Blinis. Blinis est convaincu de vol, renvoyé, Hélène elle-même n'a vu dans ses dénégations, ses cris, ses sanglots, qu'une répugnante comédie.

Le rival est parti, mais rien n'est changé entre Hélène et Vladimir. Vladimir se laisse glisser dans un écoëurement sans nom ; il a calomnié, jeté à la misère, sans doute, son vieux camarade, son seul ami ; il n'a rien gagné qu'un remords pareil à une mauvaise blessure, suppurante. Un jour cependant, Hélène le convoque. Pour ce qu'elle a à dire, pour le service qu'elle réclame, elle a choisi l'être qu'elle méprise le plus : « devant qui aurait-elle moins souffert de la honte que devant un homme accoutumé à toutes les hontes ? » Elle est enceinte, de Blinis ; elle veut que Vladimir lui trouve une de ces sages-femmes qui se spécialisent dans certaines besognes. Elle payera bien.

Vladimir a reçu ces aveux comme un choc en pleine poitrine ; ainsi, elle aussi, Hélène !... La voici sur le chemin où elle rejoindra sa mère. Vladimir monte à la villa : justement Jeanne Papelier l'informe qu'il devra, ce soir, dormir avec elle ; il boit ; il est d'une lucidité terrible ; il se lève et il l'étrangle. Une seule pensée : retrouver Blinis, lui demander pardon, reprendre la bonne vie errante d'autrefois, quand ils crevaient de faim tous les deux. Le meurtre qu'il a commis enfin l'a délivré. Le dernier chapitre du livre nous conduit à Varsovie ; Vladimir a retrouvé Blinis, dans un asile de nuit, un Blinis abruti de misère ; Vladimir a encore, sur l'argent que lui avait donné Hélène pour chercher la sage-femme, quatre mille francs ; il emmène Blinis à l'hôtel, le gorge de nourriture, de boisson, puis il s'en va. Il a laissé à son ami trois mille francs et l'adresse d'Hélène en France, près de Melun. Lui-même ? Ah ! ça ne compte plus ; les mille francs qu'il a gardés lui serviront à vivre, à boire, pendant quelques semaines ; « pour expier il devait vivre ce que Blinis avait vécu ; il devait finir, la barbe sale, sans chemise sous son veston, à l'asile de nuit ».

Telle est l'histoire que Simenon nous conte dans *Chemin sans issue*. Je veux bien qu'on y puisse trouver, à la fin, quelque chose d'artificiel, peut-être, et de factice, ce thème convenu de l'« âme slave » : vodka et goût morbide de la douleur de l'expiation ; encore que je ne connais pas suffisamment les Russes pour décider si ces choses-là sont plus littéraires qu'authentiques. Mais ce qui demeure hors de doute, c'est que les êtres

que Simenon invente, nous les voyons ; il nous les impose avec une force extraordinaire : Jeanne Papelier, sa nuque grasse et ses cheveux qui se décolorent ; Blinis et ses beaux yeux bruns, son sourire d'enfant ; Vladimir et son teint brouillé, ses paupières rouges ; jusqu'à M. Papelier, le mari, un instant entrevu, M. Papelier qui offre, indistinctement, à tout le monde, son « amabilité onctueuse ».

Construire une scène, Simenon possède ce talent-là aussi ; il y déploie une puissance sobre et dure. Hélène exposant à Vladimir ce qu'elle attend de lui, poussant l'argent vers cet homme que chacun des mots qu'elle prononce ravage, il y a là, dans le livre, deux pages qui feraient crier au chef-d'œuvre s'il s'agissait d'un autre que Simenon.

Cet écrivain vertigineux, qui travaille à la grosse, il n'est aucun de ses personnages qui n'ait une âme. Il ne s'attarde point ; il ne conduit pas, pesamment, à sa suite, dans de minutieuses analyses, abstraites, des caractères. Les gestes lui suffisent – des gestes infimes parfois, mais tout chargés de sens, merveilleusement éloquents – pour nous introduire au plus profond d'une destinée. Et ce n'est pas une des moindres grandeurs de ce romancier tellement insolite, que la sûreté avec laquelle, dans tous ses livres, il sait choisir sans hésiter, du premier coup, à la volée, les traits menus et forts qui lui servent à faire, de tant de créatures inventées, tout un peuple de vivants.

3 septembre 1939, p. 6

*Le Coup de vague* de Simenon [et *Nous autres Français...* de Bernanos]

On ne peut pas arriver à rendre compte de tous les romans de Simenon. Ils sont trop ; c'est une avalanche. Il faut dire aussi qu'ils ne sont pas tous également bons. Mais *Le Coup de vague*, qui vient de paraître, prend place dans la catégorie des meilleurs.

C'est un fait que les récits de Simenon s'inscrivent en nous avec une précision stupéfiante. Il y a quantité de romans qu'on trouve agréables, bien faits, et dont a toutes les peines du monde, deux mois après les avoir lus, à se remémorer les détails. Voilà bien trois ans que j'ai lu *Les Fiançailles de M. Hire*, *Le Haut Mal*, *Le Locataire*, et je crois que je n'en ai à peu près rien oublié.

*Le Coup de vague* est de la même force. Ces histoires que Simenon nous raconte, il les choisit simples, rectilignes. On ne perd pas de temps ; on ne s'en va ni à droite, ni à gauche. Les gens agissent sous nos yeux, ou bien seulement ils vivent quand il ne leur arrive rien de notoire, apparemment au moins, aucun fait nouveau. Mais pas une minute le drame ne se détend, ni notre attention ne s'égaré.

La prise qu'exerce sur nous Simenon tient aussi bien à la merveilleuse habileté avec laquelle il nous introduit tout de suite dans un milieu *vrai*, je veux dire incontestable, qu'il n'y a pas moyen de récuser, qui appartient bien à ce monde où nous sommes et pas à la littérature, à l'irréalité cérébrale, sans substance, ni couleur, ni odeur, qui tue radicalement tant de livres dont les auteurs se prennent pour des romanciers. Il ne faut pas qu'on nous laisse libres de « n'y pas croire ». Simenon ne nous laisse pas libres. Il nous tient bien, et dès le début.

Cette fois, son paysage c'est la côte plate, près de La Rochelle, les « bouchots », les champs d'huîtres ; ses bonshommes sont des marchands de moules ; ça sent la vase et la mer...

Vérité des lieux, vérité des êtres, obtenue, celle-ci, par la science des dialogues. Les personnages parlent, chez Simenon, exactement comme dans la vie. Deux scènes, en particulier, dans ce livre, sont à ce point de vue des prodiges de perfection : Jean chez le docteur, Jean et sa femme qui causent, dans leur chambre, un soir ; ces pages-là surtout (100 à 111), lisez-les attentivement, regardez d'un peu près comment c'est fait. Du fameux travail pour de bon ! Dextérité aussi à choisir le détail essentiel, celui qui importe à cause de ce qu'il signifie, de ce qu'il enveloppe et nous livre. Je pense à ces gros volumes qui, eux aussi, nous donnent bien le sentiment que « c'est vrai », et je ne leur en veux pas d'être gros, s'ils parviennent au but. Tout de même, le tour de force est d'une autre classe quand le résultat s'obtient en dix pages au lieu de cent.

La manière Simenon triomphe dans cette image, fréquente chez lui, de gens à-vau-l'eau ou pris dans une brume, dans une sorte de gluant brouillard, et qui ne savent plus, qui s'abandonnent. Il y excelle ; il le sait ; on aimerait qu'il recommençât moins souvent cet exercice toujours impeccable, mais un peu lassant à voir, à la longue.

Depuis qu'il a quitté le roman policier – où il était si remarquable – peut-être sommes-nous plus sensibles, ou bien attentifs, à une certaine insuffisance qui se traduit dans son style. Ce ne sont pas les qualités qui manquent. C'est, comment dire ? *la qualité* peut-être. Mais tout cela est bien subjectif.

Enfin dernier grief : il me semble, à moi du moins, qu'il manque encore je ne sais quoi à ces livres où tant de dons s'affirment, cependant ; une ouverture, si l'on veut, un élan, une lumière, quelque chose qui les agrandirait brusquement ou les soulèverait. Simenon me fait parfois l'effet d'un photographe extraordinaire : pas encore d'un peintre.

[les colonnes 3, 4, 5 passent sans transition à Bernanos]